PÈRES ET IMPAIRS

6 courts métrages sur la figure paternelle

Plusieurs figures de pères cohabitent et se répondent dans ce programme, toutes différentes et pourtant toutes réunies par leurs imperfections, plus ou moins grandes. Les impairs annoncés par le titre signalent d'emblée la révision de certaines attentes quant à la fonction paternelle : être un repère solide, jouer un rôle protecteur au sein de la famille, incarner une certaine image de la virilité, tels sont les clichés encore véhiculés par la société.
Dans ***Coach*** de Ben Adler, cela se traduit par la fascination d'un adolescent pour un supporter de foot plus beau, plus jeune et plus rock'n'roll que son père. Dans tous les films, la question du modèle paternel est soulevée à un âge charnière, l'adolescence ou le début de l'âge adulte, via des personnages masculins à une exception près : dans ***Clumsy little acts of tenderness*** de Miia Tervo, la transformation intime d'une jeune fille contribue à faire bouger les points de vue et les lignes de la (trans)mission paternelle. Comment composer et se construire avec les maladresses, les failles, les manquements d'un père ? À travers la place qu'il prend ou délaisse, c'est tout un rapport à soi et au monde qui se définit.

SI LOIN, SI PROCHE

Chaque film nous invite à mesurer la distance qui peut séparer un enfant de son père. ***5 ans après la guerre*** réalisé par Samuel Albaric, Martin Wiklund et Ulysse Lefort donne à cet éloignement une forme particulièrement radicale puisque Tim raconte avoir grandi sans connaître son père. De lui, il sait juste qu'il est un réfugié irakien venu en France pour fuir la guerre et qu'il a vécu une brève aventure avec sa mère. De quoi nourrir plusieurs fantasmes et interrogations identitaires : où se situe-t-on quand on a un père arabe et une mère juive ? Faut-il choisir un camp ? Dans quels personnages masculins peut-on se reconnaître quand les arabes les plus célèbres sont le Jafar d'Aladdin et Oussama Ben Laden ? Parce qu'il est absent et associé à un monde étranger, le père de Tim occupe toute la place dans l'esprit de son fils. Jonathan vit une situation proche dans ***Je sors acheter des cigarettes***. Son père a quitté la maison pour des raisons inconnues. Il ne reste aucune trace de son existence dans les albums de famille, pourtant tout dans cet appartement raconte son absence : les rapports conflictuels entre un frère et une sœur livrés à eux-mêmes, les larmes de la mère versées en cachette et tous ces visages d'hommes blonds qui surgissent dans chaque recoin, tiroir et placard de la maison, tels des fantômes. Comme dans ***5 ans après la guerre***, le manque de (re)père entraîne un fort besoin d'identification : l'image de soi semble suspendue à celle de cet autre inconnu dont Jonathan finit par découvrir les traits. La distance et l'absence prennent une autre forme et une autre résonance encore dans ***Un dia en el parque*** de Diego Porral qui met en scène, dans un futur proche, le dialogue impossible entre un vieil homme et son petit-fils. Bien que physiquement présent (à moins qu'il ne s'agisse d'un hologramme), l'adolescent est visiblement ailleurs, plongé au moyen de lunettes opaques dans un monde virtuel qui le réduit à l'état de légume. On le comprend d'emblée à l'évocation par le grand-père de ses souvenirs puis à la vision du décor virtuel dans laquelle cette scène prend place, le temps de Facebook et de Tinder appartient déjà au passé. Plus aucune transmission ne semble possible dans ce monde déshumanisé qui raconte aussi l'incapacité des adultes à laisser aux jeunes générations une planète habitable. Certains liens restent néanmoins indéfectibles, comme en témoignent ***Coach, Clumsy little acts...*** et d'une autre manière encore ***Chien bleu*** de Fanny Liatard et Jérémy Trouilh. Pourtant, dans les deux premiers, rien ne semble gagné : une distance - certes moindre au vu des films évoqués précédemment - s'est installée, en grande partie liée à la différence de génération et au désir des adolescents de se démarquer du modèle parental. Il suffira de quelques éléments imprévus pour que toute la force de ces relations rejaillisse comme une évidence. Le regard que porte le fils de ***Chien bleu*** sur son père dépressif est quant à lui d'emblée bienveillant puisque c'est lui qui le guide vers le monde : le mouvement s'inverse, rappelant au passage que la transmission n'est jamais à sens unique.

Chien bleu de Fanny Liatard et Jérémy Trouilh

L'AGENCE DU COURT MÉTRAGE
AFCAE CINÉMAS ART & ESSAI

RÉALITÉ ET IMAGINAIRE

Comment cohabiter avec un père, qu'il soit absent ou présent ? Quelle place réelle et/ou imaginaire prend-il dans la vie d'un enfant ? Les décors de chacun des films ainsi que les techniques de réalisation employées sont particulièrement révélateurs d'une représentation du père partagée entre fantasme et réalité...

• PROJECTIONS

5 ans après la guerre prend place dans un cadre ordinaire, celui du salon de Tim qui, face caméra, raconte l'évolution de sa relation - en grande partie fantasmée - avec son père. La technique d'animation utilisée, appelée rotoscopie, est calquée sur des images réelles ce qui contribue à donner au récit un ancrage réaliste. Néanmoins les touches de couleurs vives utilisées invitent déjà à entrer dans un monde imaginaire, qui se manifestera à travers l'utilisation d'une technique d'animation plus classique. La transformation symbolique des lunettes rouges de Tim en écran de cinéma met en évidence la déconnexion du personnage avec le monde réel, également soulignée par les jeux vidéo. A ces images s'opposeront celles en prise de vue réelle mettant en scène la vraie rencontre entre Tim et son père. Cet événement provoque une véritable rupture formelle, particulièrement émouvante, au sein du film. Il nous fait mesurer l'écart entre fantasme et réalité mais annonce aussi la difficulté à recoller les morceaux d'une identité confuse et éclatée.

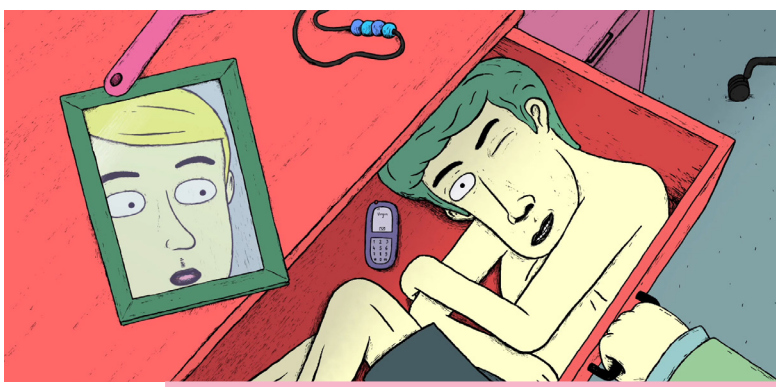
Les autres films d'animation exploitent eux aussi à leur manière le décor comme point de bascule entre la réalité et l'imaginaire. Dans ***Je sors acheter des cigarettes*** d'Osman Cerfon, cela se traduit par l'invasion dans l'espace domestique de doubles du père qui surgissent tel le retour d'une figure refoulée, tels aussi des cafards tout droit sortis d'un cauchemar kafkaïen. Bien que fantasmées et vues uniquement à travers les yeux de Jonathan, ces étranges et inquiétantes apparitions existent de manière très concrète et se fondent totalement dans le quotidien de cette famille. Les nombreux cadres qui composent le décor révèlent eux aussi un espace hanté par l'absence d'un visage (les reproductions de Magritte) et les questionnements identitaires (les miroirs). L'animation 3D de ***Un dia en el parque*** souligne l'ancrage du film dans un monde virtuel dont on mesure l'ampleur dramatique au fur et à mesure que le cadre s'élargit jusqu'à la révélation finale de l'artifice du décor : un i-PARK perdu au milieu du désert. Comme les lunettes de Tim, mais de manière plus radicale encore, le casque VR de l'adolescent le coupe du monde et le propulse dans un univers parallèle déconnecté de la réalité.

• CHANGEMENTS DE DÉCORS, CHANGEMENTS DE POINT DE VUE

Les changements de décors et les variations de couleurs orchestrés dans les films en prise de vue réelle constituent eux aussi de précieux points de repères pour évaluer la nature des relations père-fil(le)s et leur évolution. L'adolescente de ***Clumsy little acts***... quitte sa mère pour suivre son père dans son nouvel appartement. On passe avec elle d'un univers féminin très marqué à un intérieur sommairement aménagé. Certains détails témoignent néanmoins de la volonté du père d'apporter un peu de chaleur à ce lieu sans charme pour que sa fille s'y sente bien. L'immense poster de cheval au galop sur fond de coucher de soleil affiché dans sa chambre est perçu par cette dernière comme une faute de goût et la confirmation d'un décalage à ses yeux plus affligeant que touchant. Mais c'est finalement une lumière irréelle proche de celle de cette affiche qui inonde l'image quand, au rayon hygiène féminine d'un supermarché, l'adolescente assiste sidérée aux discours et démonstrations d'une cliente enthousiasmée par l'arrivée de ses règles. La source de l'embarras se déplace alors sur une autre figure que ce père maladroit, qui retrouve ainsi grâce aux yeux de sa fille.

Chien bleu prend place dans le décor gris et triste d'une cité de banlieue. Comment dépasser cette réalité ? Comment y insuffler un peu de rêve ? D'abord perçue comme la marque d'un isolement, la couleur bleue sera la clé : grâce à son fils et à une jeune fille passionnée de danse tamoule, le père aura la preuve que ses rêves bleus peuvent s'incarner dans le monde et le rendre respirable. Dans ***Coach***, un changement de pays et de véhicule (le passage d'une voiture à un car de supporters) semble fixer un cap commun : défendre les couleurs de l'Angleterre à l'occasion d'un match de foot. Mais c'est tout le contraire qui se produit puisque ce voyage met à jour des divergences de points de vue et de comportements entre adultes. De quoi donner lieu à d'autres matchs que celui attendu, qui opposeront un père à son fils puis à un supporter pas si cool qu'il le prétend.

CLUMSY LITTLE ACTS OF TENDERNESS DE MIIA TERVO



JE SORS ACHETER DES CIGARETTES DE OSMAN CERFON

Coach de Ben Adler

Un dia en el parque de Diego Porral

5 ans après la guerre de Samuel Albaric, Martin Wiklund et Ulysse Lefort

Paroles et musique

Dans ***Coach*** et ***Clumsy little acts...***, la musique écoutée par les personnages dans leur voiture révèle leur difficulté à dialoguer et marque aussi l'affirmation de territoires différents au sein d'un même espace. Les écouteurs sur les oreilles, les enfants ne sauraient par principe ou par goût écouter la musique de leur père. A priori fédérateur, le chant patriotique *Rule, Britannia !* entonné dans ***Coach*** est finalement révélateur d'une autre frontière, celle qui se dessine au fil du film entre deux conceptions du modèle masculin. Dans le cas de ***Chien bleu***, la parole révèle un décalage d'une autre nature. Beaucoup de choses ne sont pas dites, à peine suggérées, mais l'on devine à travers la chanson de Christophe *Les mots bleus* qui retentit dans la cité que la solitude du père est plus partagée qu'il ne le pense. La musique indienne relance elle aussi une communication et un enchantement qui semblaient rompus.

Rongé par les non-dits, ***Je sors acheter des cigarettes*** suggère d'emblée par son titre le flou qui règne quant au départ du père. L'absence de communication au sein de la famille se traduit par des échanges limités avec la mère (peu présente) et verbalement violents entre frère et sœur. Les divers bruits et sons entendus dans l'appartement semblent faire état d'un singulier grouillement, comme si les mots (maux) ravalés ne demandaient qu'à sortir. À côté d'eux retentissent les partitions puissantes et tragiques de *Roméo et Juliette* de Prokofiev et du *Stabat mater* (en début et fin de film) qui donnent à ce drame de la vie familiale la portée d'une tragédie.

Un dia en el parque met lui aussi en scène un parfait non-dialogue, particulièrement radical. Les paroles du vieil homme, prononcées dans le vide, apparaissent comme la seule trace d'humanité à laquelle s'accrocher. D'abord confinés à l'intérieur du cadre, au milieu de chants d'oiseaux que l'on devinera être artificiels, ses mots seront isolés à une échelle plus vaste et feront l'effet de gouttes d'eau dans le désert. Egalement axé autour d'un récit de souvenirs face caméra, le dispositif de ***5 ans après la guerre*** met à jour une autre forme de solitude à travers les histoires réelles et fantasmées de Tim. Quand la réalité reprend le dessus sur ses projections, lors de sa rencontre avec son père, les mots manquent, noyés dans l'émotion, mais les silences qui s'installent en disent long.

Amélie Dubois